

## Représentations de la mobilité dans le récit de soi contemporain au Canada francophone

**Adina BALINT**, Université de Winnipeg

Dans le chapitre « Analyser les mobilités culturelles » de l'ouvrage *Mobilités culturelles/Cultural Mobilities* (2011), Walter Moser écrit que dans le domaine des cultures, toutes sortes de mouvements, de déplacements, de transports, de transferts sont possibles et pertinents : ceux des êtres humains, de la mémoire culturelle, des objets et biens matériels, des idées et biens immatériels et des valeurs axiologiques. Les « déplacements immatériels », indique-t-il, qu'on pourrait qualifier d'« imaginaires » (4), se réalisent grâce à des médiums comme l'écriture, l'oralité ou l'art. Cette expérience particulière de déplacement nous intéresse dans cet article parce qu'elle est une expérience esthétique comportant l'élément « mobilité »<sup>1</sup>.

Dans le texte littéraire, la représentation de la mobilité se remarque par une mise en forme de parcours, de délimitations (que Moser nomme « entraves » [7]), mais aussi de « contenus sémantiques » (28) qui indexent le déplacement des corps dans le texte et marquent les lieux et les visions du monde. Même si Moser s'occupe surtout d'œuvres d'art, l'analyse de la mobilité en littérature bénéficie de l'apport du critique quant à la réflexion sur le thème et la mise en discours du mouvement dans des textes en prose, et particulièrement ici, dans le récit de soi qui « témoigne des impasses de l'identité narrative » (Harel 23) aux prises avec la mobilité. Tout comme Moser, je défends l'idée que l'expérience esthétique procurée par la littérature ne consiste pas à nous enfermer physiquement et psychologiquement. Tout au contraire, à partir de l'expérience de la traversée (facile ou difficile) du narrateur/de la narratrice ou du personnage, elle nous pousse à réfléchir sur la dialectique du mouvement en tant que liberté-de-mouvement ou en tant qu'interdiction de passage. Cela concerne le monde contemporain où nous voyons quotidiennement dans l'actualité, dans les médias de masse et, implicitement, dans la littérature, des obstacles, des frontières érigées contre le déplacement, et apprenons les usages politiques qui en sont faits.

Comment alors se produit la mobilité dans le récit de soi ou dans un texte fictionnel à connotation autobiographique ? De quels types de mouvement s'agit-il ? À quels niveaux du processus artistique s'inscrit la mobilité ? Elle peut être produite par divers éléments qui appartiennent soit à la thématique du récit (le départ, le retour, le voyage, le transit, l'exil,

l'immigration), soit qui proviennent de la biographie des écrivain.e.s qui se déplacent ou changent de pays. Si Moser établit une typologie qui contribue à rendre notre expérience esthétique mobile au sujet des œuvres d'art, en retenant des éléments qui inscrivent la mobilité dans le contenu sémantique (le titre de l'œuvre), dans le matériau choisi (le marbre, le bois, le métal), dans le médium (l'image, le film) et dans le dispositif (l'installation d'art) (6-8), pour ma part, j'entends transférer cette typologie dans le domaine de la littérature, en me penchant sur les manifestations du mouvement dans le récit de soi contemporain au niveau du thème et du discours narratif.

Cet article n'explore pas les pratiques de mobilité, mais les représentations et images dont elles s'accompagnent dans le récit de soi actuel d'expression française. J'analyserai ainsi la poétique de la mobilité, qui se réfère d'une part à la thématique du cheminement, et d'autre part, à l'écriture de la mobilité, soit aux formes discursives fragmentaires et à la structure hétérogène du récit. Il existe une relation de complémentarité entre la mobilité culturelle selon Moser et la mobilité poétique au sens de la naissance d'un « esprit migrateur » chez Pierre Ouellet (2005). Les deux notions s'appliquent principalement aux contextes de déplacements, d'exils et de métamorphoses. En même temps, la notion de mobilité s'inscrit dans le cadre des nouvelles configurations du récit de soi : le récit de la mobilité a pour fonction de cerner de quelle manière un sujet est en mesure de circonscrire une identité propre dans l'espace. À partir du roman *La ballade d'Ali Baba* (2014) de l'écrivaine québécoise Catherine Mavrikakis que je mettrai en rapport avec *L'énigme du retour* (2009) de Dany Laferrière, je montrerai la capacité des sujets narratifs de se mouvoir dans un espace où les variables de la connaissance et de l'interprétation du monde sont multiples et engagent la rencontre avec l'altérité.

### **Initiation et cheminement : *La ballade d'Ali Baba***

L'initiation, dans les écrits philosophiques et sociologiques, s'avère être un élément central pour comprendre la constitution de l'identité individuelle et de la vie sociale en tant que cheminement (Maffesoli). La littérature, elle aussi, nous éclaire à ce sujet : pensons aux récits des écrivain.es québécois.es Dany Laferrière (*Tout ce qu'on ne te dira pas*, *Mongo*, 2015, *L'énigme du retour*), Catherine Mavrikakis, (*La ballade d'Ali Baba*) ou encore *La femme qui fuit* (2015) d'Anaïs Barbeau-Lavalette, où la géographie est désormais celle d'une globalité à la fois culturelle et économique dont la saisie exige une initiation des personnages et des

narrateurs/narratrices, et la possibilité de bâtir des « ponts » transculturels entre les personnes, les expériences et les lieux, comme le montrent Zilá Bernd, Patrick Imbert et Rita Olivieri-Godet dans *Espaces et littératures des Amériques. Mutation, complémentarité, partage*.

Penser l'initiation comme mouvement permanent signifie aussi penser le paradoxe qui fait qu'une structure stable (individu ou communauté) semble avoir besoin de son contraire pour conforter son existence. « L'ex-istence » symbolise le coup d'envoi, l'impermanence, le changement continu. Dans *La confiance en soi* (2000), le philosophe étatsunien Ralph Waldo Emerson souligne bien que l'on est partagé entre la nostalgie du foyer<sup>2</sup>, avec ce qu'il a de sécurisant, de matriciel, avec ce qu'il a de contraignant et d'étouffant aussi, et l'attrance pour la vie mouvante, ouverte sur l'infini et l'indéfini, avec ce qu'elle comporte d'angoisses et de dangers. Une telle ambivalence est tout à la fois individuelle et sociale. Elle est susceptible de s'exacerber dans des situations oxymoroniques où les contraires se vivent ensemble. Le voyage sédentaire illustre la nécessité de l'arrêt, de l'enracinement dans le devenir ininterrompu, l'angoisse du temps qui passe, dans le cheminement chaotique et risqué du flux existentiel. C'est cela même qui remet en cause la thématique de l'initiation, du cheminement ou du passage. Dans *La confiance en soi*, Emerson écrit :

voyager est le paradis des sots. Nos premiers voyages nous révèlent combien les lieux sont indifférents. Chez moi, je rêve qu'à Naples et à Rome, je pourrai m'enivrer de beauté et perdre ma tristesse. Je fais mes malles, dis au revoir à mes amis, embarque sur la mer, et enfin me réveille à Naples, et là, à mes côtés, se trouve l'austère réalité : le moi triste, implacable, celui-là même que j'avais fui. (120)

Comme les romantiques, Emerson<sup>3</sup> nous rappelle qu'on emmène toujours soi-même avec soi. Il n'est donc pas aussi facile que cela de partir. Ainsi, les philosophes et les poètes romantiques nous transmettent l'idée qu'il faudrait accepter de revenir à soi, de revenir chez soi, de ne pas toujours chercher l'ailleurs, l'extraordinaire, car l'autre est ici. Ce désir de revenir au monde ordinaire, ou de revenir à un lieu d'avant le départ, je le désignerai comme l'atteinte d'un point de demi-tour, où les personnes qui étaient parties reviennent ou songent à revenir. Ces personnes reviennent à elles, ou bien justement, elles reviennent à autre chose qu'elles-mêmes : il y a un changement de cap, une décision de revenir au lieu de naissance<sup>4</sup>, après un certain nombre d'années, par exemple.

Cette remise en question du voyage par Emerson est importante parce qu'elle nous permet d'évoquer la notion de « cheminement », mais aussi celle de « retour » comme

mouvement contradictoire qui engage des rapports avec un départ, avec un soi « originaire » ; elle génère un mystère dans la dynamique départ-retour, dans le va-et-vient entre ici et là-bas, entre événements du vécu et imaginaire. Ainsi, l'imaginaire devient un outil poétique de choix pour retracer à rebours les moments marquants de la vie du père dans le roman à nuances autobiographiques *La ballade d'Ali Baba* de Mavrikakis. Cette accumulation de savoirs partiels et fragmentaires ne propose pas d'établir un grand savoir scientifique, mais une recomposition poétique. Elle allie la quête du sens et des possibilités interprétatives en renvoyant en plus à des fantasmes, comme on le voit à la fin du roman où la narratrice retourne à Key West, en Floride, le 31 décembre 2013, pour répandre les cendres de son père décédé. Ce qu'elle imagine s'écrit au futur. Cela déplace nettement le retour sur le terrain du fantasme, de l'imaginaire :

Tout à l'heure, je te précipiterai dans l'eau qui clapote devant le quai à Mallory Square et tu t'éparpilleras en mille fictions. Une mouette rieuse s'approchera de moi et viendra me regarder débiller le pot de sucre qui te contient. [...]

Je relèverai la tête, et un grand bateau de croisière quittera le port pour bientôt fendre les eaux et disperser davantage tes cendres. Je te verrai t'abîmer dans l'eau. Tu seras éternel. Tu seras dans tous les récits. Tu seras lové au cœur de tous les possibles.

Tu ne seras plus rien. (205-206)

Ce retour à Key West conduit à transformer la mélancolie de la perte en apaisement, puisque la fille exauce un dernier vœu du père en répandant ses cendres, tout en rompant symboliquement cette filiation pesante. La figure paternelle « existera » désormais dans « tous les récits », l'enjeu de la mise en écriture étant de faire tenir ensemble des affects contradictoires (mélancolie-sérénité) ainsi que des formes discursives disparates : des fragments, des morceaux de souvenirs, des bribes de paroles, comme pour traverser des frontières (Debray) entre la prose narrative et la prose poétique, alliant au désir de savoir le partage du sensible.

Le roman *La ballade d'Ali Baba* est un parfait exemple de la mobilité en lien avec la traversée des frontières, ainsi qu'avec la négociation d'un lieu dans lequel la narratrice Erina et son père énoncent leur présence et mettent en forme un territoire de manière intermittente. L'incipit du roman, notamment, s'ouvre sous le signe du mouvement, de l'illumination et de la promesse, mais se termine sur une note curieuse, décalée :

Dans la lumière incandescente de l'aurore, les rayons impétueux du soleil à peine naissant tachaient la nuit d'une clarté carmin. Nous roulions à tombeau ouvert à travers tout Key Largo. Les néons des enseignes des motels vétustes bâtis à la hâte dans les années vingt et trente et les panneaux multicolores des bars de danseuses nues datant de 1950 faisaient des clins d'œil au ciel tumescent du jour à venir. Les

phares des voitures roulant en sens inverse nous éblouissaient par intermittence. Ils nous lançaient des signaux de reconnaissance lubriques. (9)

À une deuxième lecture, le paragraphe s'avère néanmoins d'une belle cohérence, présentant plusieurs des thèmes et des oppositions qui structurent l'ensemble du récit. Tout semble en mouvement : à la lumière du jour naissant succède celle des néons et des phares ; au carmin du ciel se superposent les multiples couleurs de panneaux réclames racoleurs ; les clins d'œil des danseuses nues adressés au ciel font écho aux signaux de reconnaissance lubriques des voitures ; la conduite à tombeau ouvert, enfin, n'est pas sans annoncer la suite du récit. Dans ce premier paragraphe, une sorte de dialogue implicite s'ouvre entre l'au-delà, représenté par le ciel illuminé, et la vie terrestre, associée à la jouissance du corps. Le père de la narratrice était un joueur, un aventurier, un jouisseur, se souciant peu des conventions, et qui vivait constamment à tombeau ouvert. Rien d'étonnant à ce que sa mort, comme on le verra dans la suite du texte, s'inscrive à l'horizon mouvant de la vie et refuse l'enfermement du tombeau, « de la grande dalle noire, très triste, très funèbre » (108).

*La ballade d'Ali Baba* repose sur une temporalité complexe, faite d'allers et retours entre le passé et le présent, entre la vie de Vassili et celle d'Érina. Le récit multiplie les parenthèses narratives dans lesquelles « le temps [sort] de ses gonds » (104). Une scène, plus particulièrement, en témoigne : Érina se retrouve plongée dans « l'étrange présent » (96) du spectre paternel et de la compagne Sofia. Loin de reproduire l'atmosphère macabre des histoires de revenants, Mavriakis campe cette scène dans un coquet appartement du centre-ville de Montréal. Vassili et Sofia y valsent en riant, en spectres amoureux se moquant éperdument de la mort. Selon la même logique, le temps « effectue une parenthèse » (195) vers la fin du récit. En route vers les Keys, Érina retrouve la petite fille qu'elle a été et « ne sai[t] que penser de cette enfant-là » qui « attend, nerveuse, l'avenir » (195).

C'est par le biais de la traversée des frontières spatiales, temporelles et imaginaires que l'on peut comprendre la notion de « cheminement » comme « reliance » avec l'altérité : « ce qui relie à la fois le ici et le là-bas, ce qui unit les pôles contradictoires que sont le lieu d'origine et le départ », écrit Michel Maffesoli (139). Dans cette optique, il est possible de revenir en sachant qu'il y a toujours un ailleurs où peut s'exprimer une partie « autre » de soi-même.

### **Le « souci de soi » et la rencontre avec l'autre**

C'est cela même qui permet d'invalider cette idée convenue voyant dans l'individualisme une des particularités de la vie sociale contemporaine. En effet, s'il est certain qu'on est confronté à un indéniable « souci de soi »<sup>5</sup>, celui-ci n'est pas, au sens que l'on a l'habitude d'employer ce terme, uniquement narcissique. En effet, il ne se satisfait pas de son enfermement identitaire. Les diverses formes de quête, de solidarité et de partage d'expériences, d'idées et d'histoires – chez Barbeau-Lavalette dans *La femme qui fuit* ou chez Mavrikakis dans *La ballade d'Ali Baba* – tout cela est incompatible avec un individualisme utilitaire et étriqué. Il s'agit bien d'une forme de générosité qui caractériserait l'imaginaire postmoderne. Le « souci de soi » s'exprime avec les autres, en fonction des autres et, très souvent, en référence à l'autre. Le postmodernisme et les représentations littéraires qui y puisent nous ont déjà habitué à cette métaphore de l'époque contemporaine où l'individu empirique – et son double littéraire – est valorisé s'il est dans le flou et l'ambigu, s'il est en devenir, s'il emprunte le chemin et le cheminement et se laisse travailler par le souci de la réalisation de soi dans des expériences qui transcendent ce soi. C'est cette transcendance elle-même qui devient intéressante, car elle est de l'ordre du paradoxe : elle ne renvoie pas uniquement à un territoire référentiel, mais à un lieu flottant, un lieu bien plus complexe et ambivalent qui serait en concordance avec « l'esprit migrateur » dont parle Pierre Ouellet (2005) : cet esprit en quête de sens ontologique qui serait le nôtre à l'époque présente. C'est un exercice de mieux-être qui prend la forme d'un cheminement à plusieurs étapes – donc, de la mobilité. Il est question de la recherche de ce qui permet un élargissement de soi à quelque chose de plus grand, englobant les autres et le monde, c'est-à-dire l'éclat d'intensité qui est en nous, qui est en toutes choses. C'est ainsi qu'il convient de comprendre la plus-value du mouvement : d'une part comme ouverture à l'immatériel et à ses bienfaits et, d'autre part, comme posture en opposition à l'établi, comme être en chemin avec, vers l'autre et de là, vers l'infini de possibilités et d'imaginaires.

Si la mobilité n'a pas toujours été pensée en rapport avec un contexte métaphysique de dépassement du soi, mais souvent en rapport avec la géographie (le territoire, la frontière), les rapports de pouvoir (les hiérarchies, les classes sociales) ou les études culturelles et anthropologiques (les discours, les représentations de l'individu et des groupes), depuis les années 2000, le nouveau paradigme de la mobilité (Urry) dans les recherches de langue anglaise relie la mobilité et l'immobilité dans le but de dépasser l'imaginaire quelque peu essentialiste

d'une condition mondiale qui serait celle de la mobilité, de la fluidité et de la liquidité<sup>6</sup>. Dans son article « Mobility », Mimi Sheller souligne :

The new mobilities paradigm suggests a set of questions, theories, and methodologies rather than a totalising description of the contemporary world. It delineates the context in which both sedentary and nomadic accounts of the social world operate, and it questions how that context is itself mobilized, or performed, through ongoing sociotechnical and cultural practices. (2)<sup>7</sup>

Le dépassement des dialectiques qui reposent sur la conscience que la dimension du mouvement serait supérieure à l'immobilité, ou l'inverse, est ainsi recherché par des écrivains contemporains dans des récits privilégiant un « tiers espace » (Bhabha). De la sorte, la question de l'opposition binaire mobilité-immobilité, cheminement-sédentarité constitue un élément de comparaison important dans l'étude des textes littéraires.

### **Représentations littéraires de la mobilité**

Les écrivains québécois à origines multiples, tout comme les écrivains francophones canadiens contemporains, dans des récits à nuances autobiographiques, exploitent l'imaginaire de la mobilité à travers le thème du retour au pays natal (Simone Chaput, Ying Chen, Nancy Huston, Dany Laferrière, Sergio Kokis, parmi d'autres). Ce retour génère un grand nombre de conflits entre le re-venant et sa communauté d'origine. Liés aux transformations subies au cours des périodes d'éloignement, ces conflits se cristallisent dans la question de l'identité, c'est-à-dire dans la manière dont chacun.e a de se définir, de se différencier par rapport à l'autre ou de s'y reconnaître, et donc d'éprouver un sentiment d'appartenance à l'égard d'une communauté donnée. Ainsi, c'est un processus de construction identitaire qui est révélé et mis en cause par le récit du retour au pays natal.

Au Québec, Dany Laferrière, dans son roman autobiographique *L'énigme du retour* (2009), explore la question identitaire, mais avec la volonté de la dépasser, de mettre en relief la rencontre des cultures, un « tiers-espace » générant de nouvelles formes identitaires marquées par une ambivalence constante<sup>8</sup>. *L'énigme du retour* est un récit hybride mélangeant des extraits en prose et en vers, qui raconte le retour à Haïti, à l'occasion du décès de son père exilé, d'un écrivain installé au Québec : son voyage du Nord au Sud, ses sentiments face à l'évolution de la situation politique de son pays natal, le développement de sa relation avec les siens, ainsi que sa réflexion sur l'existence en général et la question de l'identité en particulier.

La douleur du narrateur de *L'énigme du retour* n'est pas d'emblée palpable, comme si la nouvelle perte définitive du père inconnu ne pouvait être qu'un rêve. Dès ce préambule onirique, la figure d'un autre père, aussi longuement méconnu, apparaît dans ce vers relatant la mort de Toussaint Louverture, héros national d'Haïti : « La mort expire dans une blanche mare de silence » (32). C'est à Aimé Césaire, admiré et à la fois contesté, que le narrateur demande tel à un père : « Que peut-on savoir de l'exil et de la mort / quand on a à peine vingt-cinq ans ? » (41). À cette interrogation qui traverse tout le livre, Laferrière semble répondre en filigrane par une autre question : « Que peut-on savoir de l'exil et de la mort / peu importe l'âge ? » (67). L'exil se présente en effet comme la vraie énigme, aussi réel qu'incompréhensible : « Je ne suis jamais arrivé à comprendre comment on parvient à vivre dans une autre culture que la sienne. Malgré ces trente-trois ans passés à Montréal le mystère reste pour moi complet » (81). Pallier l'exil par le retour au pays natal s'avère être un échec : les années d'absence vécues ailleurs, dans d'autres lieux, d'autres paysages, ont transformé le narrateur en un étranger à ce monde et à sa famille. Seul l'acte d'écrire est susceptible de remédier à cet état d'étrangeté, car l'écriture, comme le rêve, facilite une réappropriation de l'espace et du temps, elle permet au narrateur de visiter et revisiter des lieux et des souvenirs, et plus encore, de changer le monde. Par la voix de ce narrateur même, Laferrière avoue qu'en écrivant, il cherche toujours à « voler au-dessus des maisons [...], pour vivre pleinement... [pour] changer le monde » (139). Un lien se noue ainsi entre l'espace et le sujet qui écrit.

Grâce à ce déplacement, Laferrière développe sa propre conception de l'identité – en contraste avec une sorte de stagnation qu'il perçoit dans son pays natal. Il décrit sa conception par les notions d'hybridité et de subjectivité nomade, sans que ceux-ci parviennent à la circonscrire pleinement. Il reste toujours une part d'inachevé, qui est le propre de toute construction identitaire, d'où la dimension de constant devenir, de métamorphose, de *sujet nomade*.

### **Déplacements du « sujet nomade »**

La notion de « sujet nomade » a été développée par Rosi Braidotti dans son essai *Nomadic Subjects*. Le sujet nomade constitue pour Braidotti « une fiction politique qui renvoie à un désir intense de transgresser les frontières et d'empiéter sur les limites » (Trépanier-Jobin 9). En perpétuel devenir, ce sujet « n'est pas conçu comme une identité fixe et stable, mais comme



un croisement de variables physiques, symboliques et sociologiques, comme un site d'interactions complexes entre plusieurs niveaux de subjectivités et d'expériences qui varient en fonction de la classe, la race, l'âge, le style de vie et la préférence sexuelle » (Trépanier-Jobin 9). En choisissant de rejeter la notion d'identité en faveur de celle de subjectivité nomade qui s'y oppose par son devenir constant, Braidotti entend focaliser son attention sur la collectivité plutôt que sur l'individu qui s'y réalise ; dépasser le discours identitaire pour envisager la notion d'individu à l'échelle de la globalité. C'est cette possibilité également que nous pouvons envisager dans l'analyse de *L'énigme du retour* de Laferrière, qui renvoie au contexte contemporain des rencontres entre les cultures. Ces cultures se doivent désormais de penser non plus seulement le transit et le statique, le temps et l'espace, mais aussi et surtout leur dépassement dans une fluidité. Celle-ci peut être perçue comme une disparition des repères spatio-temporels et de ceux liés au mouvement et à l'immobilité, permettant d'accéder soit à la plénitude, soit à l'égaré – ce deuxième sentiment exprimant l'instabilité et la multiplicité d'identités décrites. Cette difficulté explique la complexité des différents rapports à la communauté que décrivent des œuvres à connotation autobiographique comme *L'énigme du retour* de Laferrière, *Le retour de Lorenzo Sánchez* (2010) de Kokis, *La femme qui fuit* de Barbeau-Lavalette et, spécifiquement, leur tentative d'en rendre compte à travers le topos du déplacement ou du mouvement.

Ce mouvement, par ailleurs, ne doit pas être pris à la légère. Il garde une forme particulière dans les récits contemporains, notamment en raison du désir d'aborder les thèmes de la métamorphose et de l'exil, souvent plus subjectifs et identitaires que géographiques, ayant des résonances plus mémorielles que territoriales. Dans *L'esprit migrant. Essai sur le non-sens commun*, Ouellet souligne que le thème de la migration s'est largement répandu dans la littérature contemporaine, notamment depuis la multiplication des écrivains dits « migrants » au Québec, comme ailleurs. Cette mobilité n'est pas uniquement géoculturelle, liée au déplacement d'un territoire à un autre : « elle est aussi de nature ontologique et symbolique, puisqu'elle caractérise le déplacement même du Sens et de l'Être dans l'expérience intime de l'altérité, où l'on fait preuve du non-sens ou du néant de son identité, individuelle ou collective, qui n'existe pas sans l'appel à l'autre où elle se métamorphose à chaque instant » (9).

Ainsi est-il que l'écrivain contemporain, migrant ou pas, serait l'alchimiste d'une forme de dissidence et de non-coïncidence de ce que l'on attend de lui. Il ne serait plus l'écrivain de la

migration, de l'exil, ni de l'errance, mais l'écrivain de la « transportation, transmigration, transmutation » (*Où suis-je ?*, 289), selon Ouellet. Dans ces mots-valises, on entend à la fois la mobilité des corps et de l'information, qui caractérise notre époque – comme lorsqu'on parle de la migration des personnes ou de la circulation des signes et des symboles – et la mobilité qui touche aussi l'esprit ou la conscience, le souffle, l'âme, qu'on identifie souvent à une sorte de principe de vie.

Dans cette perspective, il n'y a donc pas de frontière nette entre les écrivain.e.s de la migration et les autres. Les écrivain.e.s sont aujourd'hui de nouveaux nomades de notre monde éclaté, fragmenté, inter- et multiculturel, porté par un imaginaire de la multiplicité : plusieurs souffles, plusieurs langues, des allers et retours, des reconfigurations, des phases d'exil plus ou moins temporaires, des itinéraires. À cela s'ajoutent des imaginaires de la métamorphose au niveau des genres et des formes littéraires. En effet, les écritures contemporaines sont hybrides, au sens où elles sont inclassables : récits, romans, autofictions, documents, essais. Elles réinventent des formes non canoniques du roman en réinscrivant dans leurs textes la chronique, le collage, le montage, l'intertexte, la citation, des jeux de langue, le bilinguisme, le multilinguisme (Saravia), ce qui nous convie à repenser nos habitudes de lecture et d'interprétation, à transgresser des frontières, à lire non plus le totalisant ou l'homogène, mais le fragmentaire et l'hétérogène.

« La grande saveur des frontières, une fois reconnues et garanties, c'est qu'on peut les franchir, jouer à leurs marges, exercice autrement plus exaltant que leur abolition pure et simple. Seuls les conquérants rêvent d'effacer les frontières, surtout celles des autres » (346), écrit Régine Robin dans son essai *Nous autres, les autres : difficile pluralisme*. En fait, aucune écriture ne peut échapper aujourd'hui à la traversée des frontières, à la pluralisation, au dialogisme, aux dispositifs les plus variés du déracinement, donc aux transgressions thématiques, linguistiques, symboliques et culturelles. Précisément, comme le dit le manifeste « Pour une littérature-monde en français », paru dans le journal *Le Monde* en 2007, les configurations du champ littéraire francophone, la production littéraire de langue française et la réception se sont mises à bouger. Le contenu de ce manifeste prend acte des changements et cherche à mettre fin aux dominations, aux distinctions entre centre et périphéries, en proclamant la fin de la francophonie et l'avènement d'une littérature aux frontières ouvertes où, pour toute une nouvelle génération d'écrivain.e.s, la multiplicité des langues et des cultures va de soi.

## Conclusion

L'analyse de la question de la mobilité littéraire à partir de *La ballade d'Ali Baba* de Mavrikakis, que j'ai mis en rapport avec le récit de soi *L'énigme du retour* de Laferrière, m'a permis de montrer que le croisement des divers cheminements entre des espaces géographiques et symboliques dans la littérature contemporaine révèle un désir de témoigner de la difficulté d'habiter une identité fixe, unique, immuable. Le cheminement désigne donc la condition « mobile », en progression, du sujet contemporain, en suspens entre une identité multiple et la quête d'un ailleurs – espace dans lequel il/elle énonce son monde. Malgré le danger de la fragmentation, l'affirmation de ce va-et-vient crée une pulsion motrice qui active la pensée et les émotions, lesquelles ne s'écrivent pas dans un récit d'aliénation, mais bien de réactualisation, de renaissance et de transformation. On assiste donc à la mobilité d'une écriture de réajustement des temps présents, où il est possible « d'aller de surprise en surprise, comme dans un rêve, et c'est ce que devrait être la vie », comme le note Laferrière dans son discours de réception à l'Académie française (23).

## Bibliographie

- Bachelard, Gaston. *La terre et les rêveries du repos*. Paris : Corti, 2004.
- . *La poétique de l'espace*. Paris : PUF, 2008.
- Barbeau-Lavalette, Anaïs, *La femme qui fuit*. Montréal : Marchand de feuilles, 2015.
- Bauman, Zygmunt. *Liquid Modernity*. Cambridge : Polity, 2000.
- Bégout, Bruce. « Le transcendant et le transcendantal : une lecture croisée de Coleridge et d'Emerson ». *Revue française d'études américaines* 91.1 (2002). 61-79.  
<https://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2002-1-page-61.htm>.  
 Consulté le 3 janvier 2020.
- Bernd, Zilá, Patrick Imbert et Rita Olivieri-Godet, dir. *Espaces et littératures des Amériques*. Québec : PU Laval, 2018.
- Bhabha, Homi. *The Location of Culture*. London-New York : Routledge, 1994.
- Braidotti, Rosi. *Nomadic Subjects : Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*. New York : Columbia UP, 1994.
- Chassaing, Irène. *Dysnostie. Le récit du retour au pays natal dans la littérature francophone contemporaine*. Québec : PU Laval, 2019.

- Debray, Régis. *Éloge des frontières*. Paris : Gallimard, 2010.
- Emerson, Ralph Waldo. *The Journals and Miscellaneous Notebooks of Ralph Waldo Emerson*. Cambridge: The Belknap P of Harvard UP, 1964.
- . *La confiance en soi et autres essais*. Tr. Monique Begot. Paris : Rivages, 2000.
- Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*. Paris : Gallimard, 1984.
- Harel, Simon. *Le récit de soi*. Montréal : XYZ, 1997.
- Helm, Yolande Aline. « ‘Je navigue dans deux temps’ : errance spatiale et identitaire dans *L’énigme du retour* de Dany Laferrière ». *Études caribéennes* 37-38 (2017). <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/11332>. Consulté le 4 janvier 2020.
- Huston, Nancy. *Nord perdu, suivi de Douze France*. Arles : Actes Sud, 1999.
- Kokis, Sergio. *Le retour de Lorenzo Sánchez*. Montréal : Lévesque, 2010.
- Laferrière, Dany. *Dany Laferrière à l’Académie française. Discours de réception. Réponse d’Amin Maalouf*. Montréal : Boréal, 2015.
- . *L’énigme du retour*. Montréal : Boréal, 2009.
- . *Tout ce qu’on ne te dira pas. Mongo*. Montréal : Mémoire d’encrier, 2015.
- Le Laboratoire sur le récit du soi mobile (LRSM). <http://lrsm.ca/a-propos/>. Consulté le 30 décembre 2019.
- Maffesoli, Michel. *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*. Paris : Livre de poche, 1997.
- Mavrikakis, Catherine. *La ballade d’Ali Baba*. Montréal : Hélio trope, 2014.
- Moser, Walter. « Analyser les mobilités culturelles ». *Mobilités culturelles/Cultural Mobilities*. Dir. Pascal Gin et Walter Moser. Ottawa : PU d’Ottawa, 2011. 3-34.
- Ouellet, Pierre. *L’esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*. Montréal : VLB, 2005.
- . *Où suis-je ? Paroles des Égarés*. Montréal : VLB, 2010.
- « Pour une littérature-monde en français ». *Le Monde*, 16 mars 2007.
- Robin, Régine. *Nous autres, les autres : difficile pluralisme*. Montréal : Boréal, 2011.
- Saravia, Alejandro. *L’homme polyphonique*. Ottawa : Lugar Común, 2014.
- Sheller Mimi. « Mobility ». *Sociopedia.isa*, 2011. (12 pages). <http://www.sagepub.net/isa/resources/pdf/mobility.pdf>. Consulté le 6 janvier 2019.
- Trépanier-Jobin, Gabrielle. « Comment mieux vivre ensemble ? Pensée nomade et nouvelles perspectives ». Actes du colloque « Comment vivre ensemble ? La rencontre des

subjectivités dans l'espace public ». Dir. Charles Perraton, Fabien Dumais et Gabrielle Trépanier-Jobin. Montréal : U du Québec à Montréal. 20-21 septembre 2007.

<http://www.gerse.uqam.ca>. Consulté le 10 avril 2019.

Urry, John. *Mobilities*. Cambridge : Polity, 2007.

---

#### Notes

<sup>1</sup> Concernant la question de la mobilité culturelle au Québec, voir les travaux du Laboratoire sur le récit du soi mobile (LRSM), une initiative de Simon Harel (2015). Ce laboratoire sur les récits du soi mobile constitue une infrastructure de recherche unique, mobile et adaptative, financée par la Fondation canadienne pour l'innovation. C'est un lieu de rencontre et d'étude reposant sur une plate-forme tripolaire (un laboratoire d'écriture visuelle à l'Université de Montréal, un studio mobile qui arpente les rues et espaces publics, puis cartographie virtuelle). Voir <http://lrsm.ca/a-propos/> (consulté le 30 décembre 2019).

<sup>2</sup> Voir Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries du repos* et *La poétique de l'espace*.

<sup>3</sup> Bien que le nom de Ralph Waldo Emerson soit associé au courant de pensée du transcendantalisme dans la philosophie américaine du dix-neuvième siècle, pour le sujet de mon article, j'aimerais souligner que celui-ci valorise la nature spirituelle de l'âme humaine et l'accumulation des savoirs tout autant que le voyage. Voir *The Journals and Miscellaneous Notebooks of Ralph Waldo Emerson*.

<sup>4</sup> Au sujet du récit du retour au pays natal, voir l'ouvrage récent d'Irène Chassaing, *Dysnostie. Le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*.

<sup>5</sup> Pour un approfondissement de la question du souci de soi, voir Michel Foucault, *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*.

<sup>6</sup> Dans son article « Mobility », Mimi Sheller souligne : « we do not insist on a new 'grand narrative' of the global condition as one of mobility, fluidity or liquidity » (« Nous ne mettons pas l'accent sur un 'grand récit de légitimation' de la condition de la mondialisation en tant que mobilité, fluidité ou liquidité ». Nous traduisons). À ce sujet voir aussi Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*.

<sup>7</sup> « Le nouveau paradigme de la mobilité soulève une série de questions, de théories et de méthodologies plutôt qu'une description totalisante du monde contemporain. Il délimite le contexte dans lequel des conceptions, autant sédentaires que nomades du monde, agissent, et il s'interroge sur comment ce contexte particulier devient mobile ou performatif à travers des pratiques sociotechniques et culturelles en cours ». (Je traduis. Sheller, « Mobility »).

<sup>8</sup> La question de l'errance spatiale et identitaire en rapport avec la notion de « tiers-espace » a été explorée par Yolande Aline Helm dans un article intitulé « 'Je navigue dans deux temps' : errance spatiale et identitaire dans *L'énigme du retour* de Dany Laferrière » (2017).